

Car Don Quichotte ici va pleurer comme un veau,

LIVRE III,
CH. XXV.

De l'absence de Dulcinée

du Toboso.

Voici le lieu choisi par un fidele amant :
Des plus loyaux amans le plus parfait modèle,
Qui pour plaindre à toute heure un inconnu
tourment,

Se cache des yeux de sa belle,
Et la fuit sans sçavoir ni pourquoi ni comment:
Si ce n'est qu'il est fou par un excès de zèle.

L'Amour, ce dangereux matois,
Le brûle à petit feu par dessous son harnois ;
Et le fait enrager comme une ame damnée :
Ne sçachant plus que faire en un si grand
ennui,

Don Quichotte crie & pleure à remplir un mui,
De l'absence de Dulcinée
du Toboso.

Pendant que pour la gloire il fait un grand
effort,

Au travers des rochers cherchant les Avan-
tures,

Il maudit mille fois son ridicule sort,

Ne trouvant que des pierres dures,

Des ronces, des buissons qui le piquent bien

fort,

Et sans lui faire honneur, lui font mille blef-

sures.

LIVRE III.
CH. XXV.

*L'Amour le frappe à tour de bras,
Non pas de son bandeau, car il ne flatte pas :
Mais d'une corde d'arc qui n'est pas étrenée,
Il frappe par la tête, il émut son cerveau,
Et Don Quichotte alors verse de pleurs un
sceau,*

*De l'absence de Dulcinée
du Toboso.*

Ces vers firent bien rire ceux qui les lûrent, mais sur tout l'addition du Toboso leur parut fort plaisante; car ils s'imaginèrent que Don Quichotte, en faisant ces vers, s'étoit figuré qu'on ne les entendroit pas, s'il oublioit de mettre du Toboso après Dulcinée; ce qui étoit vrai, à ce qu'il a avoué depuis. Il avoit fait encore quantité d'autres vers, comme j'ai déjà dit, mais on n'en pût jamais bien lire que les trois stances. C'étoit là une des occupations de notre amoureux Chevalier dans sa solitude, comme aussi de soupirer & d'appeller les Faunes & les Sylvains de ces bois, les Nymphes des ruisseaux & des fontaines avec la dolente Echo, les conjurant tous de l'écouter, de lui répondre & de lui donner de la consolation. Après il cherchoit des herbes pour se nourrir, attendant avec impatience le retour de son Ecuyer, qui revint au bout de trois jours, & pour peu qu'il eût tardé davantage, il auroit trouvé le Chevalier de la Tristefigure si défiguré, qu'il l'auroit regardé plus

de trois fois sans le reconnoître. Laissons notre Héros s'ouïr, & faire des vers à son aise, pour voir ce que fit Sancho dans son Ambassade.

A la sortie de la montagne il prit le chemin du Toboso, & le jour suivant il se trouva sur le midi près l'hôtellerie où lui étoit arrivée la disgrâce de la berne. Il ne l'eut pas plutôt reconnue, qu'il sentit certain frisson, & s'imaginant se voir encore une fois en l'air, il étoit tenté de passer outre, quoiqu'il fût heure de dîner, & que le pauvre Ecuyer n'eût rien mangé il y avoit déjà long-tems. Cependant la nécessité le pressant, il avança jusqu'auprès de l'hôtellerie; & comme il doutoit encore s'il entroit ou non, il en sortit deux hommes qui crurent le connoître, & l'un dit à l'autre: Monsieur le Curé, n'est-ce pas là Sancho Pança, celui que la gouvernante dit que notre Aventurier a emmené pour lui servir d'Ecuyer? C'est lui-même, répondit le Curé, & voilà le cheval de Don Quichotte. C'étoit justement le Curé & le Barbier de son village, ceux qui avoient fait la recherche & le procès de ses livres. Quand ils eurent achevé de reconnoître le cheval & le Cavalier, ils s'en approcherent; & le Curé appellant Sancho par son nom, lui demanda où il avoit laissé Don Quichotte? Sancho les reconnut aussi-tôt, & se résolut de cacher le lieu & l'état où il avoit laissé

LIVRE III.
CH. XXV.

son Maître. Messieurs, dit-il, mon Maître est occupé en certain endroit dans une affaire de grande importance, que je n'oserois dire quand il iroit de ma vie. Non, non, Sancho Pança, mon ami, dit le Barbier, on ne se défait pas si aisément de nous, si vous ne nous dites où vous avez laissé le Seigneur Don Quichotte, nous croirons que vous l'avez tué, pour lui voler son cheval. En un mot dites-nous où est votre Maître, ou vous résolvez à venir en prison. Messieurs, Messieurs, dit Sancho, il ne faut point tant de menaces; je ne suis point homme qui tue, ni qui vole, je suis Chrétien. Mon Maître est au fond de la montagne où il fait pénitence tant qu'il peut, & sans s'arrêter il leur dit tout de fuite en quel état il l'avoit laissé, & les aventures qui lui étoient arrivées; & que pour lui il alloit de sa part porter une lettre à Madame Dulcinée du Tobose, fille de Laurent Corchuelo, dont il étoit éperduement amoureux. Le Curé & le Barbier furent tout étonnez de ce que leur dit Sancho, & bien qu'ils sçussent assez la folie de Don Quichotte, ils ne cessoient d'admirer qu'il y ajoutât tous les jours de nouvelles extravagances. Ils demandèrent à voir la lettre que Don Quichotte écrivoit à Dulcinée; à quoi Sancho répondit qu'elle étoit écrite dans des tablettes, & qu'il avoit ordre de son Maître de la faire transcrire sur de beau papier au premier village qu'il

rencontreroit, Et sur ce que le Curé lui promit de la transcrire lui-même en beaux caractères, il mit la main dans son sein pour chercher les tablettes; mais il n'avoit garde de les y trouver, il avoit oublié de les prendre, ou sans y penser Don Quichotte les avoit retenues. Quand Sancho vit qu'il cherchoit inutilement où il croyoit les avoir mises, il lui prit une sueur froide, comme s'il eût été prêt de rendre l'ame. Il chercha encore deux ou trois fois; il visita tous ses habits, il regarda cent fois autour de lui, & voyant enfin que c'étoit sans espérance, Il se porta les deux mains à la barbe, & s'en arracha la moitié, & tout d'un tems il se donna cinq ou six coups de poing dans le nez & dans les dents, & se mit tout en sang. Le Curé & le Barbier qui n'avoient pu être assez prompts pour l'empêcher, lui demandèrent ce qu'il avoit pour se traiter de la sorte. Ce que j'ai, répondit Sancho, je viens de perdre dans un instant, & d'une main à l'autre, trois ânon, dont le moindre valoit une métairie. Comment cela, dit le Barbier? J'ai perdu, répondit Sancho, les tablettes où étoit la lettre pour Madame Dulcinée, & une lettre de change signée de mon Maître, par laquelle il mande à sa niece de me donner trois ânon, de quatre ou cinq qu'elle a entre ses mains. Il raconta aussi la perte du sien, & là dessus il voulut recommencer à se châtier; mais le Curé

LIVRE III.
CH. XXV.

le consola, en l'assurant qu'il lui feroit donner un autre mandement par son Maître, & en papier, comme c'étoit la coutume, parce que ceux qu'on écrivoit en des tablettes, n'étoient pas en bonne forme. Sancho dit, que puisque cela étoit, il ne se foucioit pas trop d'avoir perdu la lettre de Dulcinée, parce qu'il la sçavoit presque par cœur, & qu'il la pourroit faire transcrire quand il voudroit. Dites-nous, Sancho, ce qu'il y a dedans, dit le Barbier, & nous la transcrirons dès ce soir. Sancho s'arrêta un peu à songer aux termes de la lettre; il se grata le derrière de la tête pour s'en ressouvenir, il se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda quelque tems le ciel, après cela la terre; il se mit une main sur les doigts de l'autre, & après avoir bien songé: Je veux crever tout à l'heure, dit il, Monsieur le Curé, si le diable ne s'en mêle; je ne sçau-rois me souvenir de cette chienne de lettre, sinon qu'il y avoit au commencement: Haute & Souterraine Dame. Il faut qu'il y ait Souveraine, dit le Barbier, & non pas Souterraine, Oui, oui justement, vous avez raison, cria Sancho, attendez donc, il me semble qu'il y avoit ensuite: Celui qui a les membres offensez de la vigueur de vos essences, embrasse les mains de votre Seigneurie, ingrate & maniable belle. Je ne sçai ce qu'il disoit après de fanté & de maladie, qu'il envoyoit; tant y a qu'il dis-

couroit encore quelque chose de fort bon, & puis il finissoit par, Le vôtre jusqu'à la mort, le Chevalier de la Triste-figure. La bonne mémoire de Sancho donna bien du plaisir à ces Messieurs, qui l'en louèrent fort & le prièrent trois ou quatre fois de recommencer la lettre, afin qu'ils l'appriussent eux-mêmes par cœur. Il recommença donc trois ou quatre fois, & autant de fois dit trois ou quatre mille impertinences. Il ajouta à cela tout ce qu'il sçavoit de son Maître, depuis qu'ils cherchoient ensemble les aventures : mais pour lui, il se donna bien de garde de dire un seul mot de son bernoement dans l'hôtellerie. Il dit encore qu'au cas qu'il rapportât une bonne réponse de Madame Dulcinée, Don Quichotte étoit résolu de se mettre en chemin pour s'aller vite faire Empereur, ou pour le moins Monarque, & qu'ils l'avoient ainsi arrêté entr'eux, ce qui n'étoit pas une chose fort difficile à son Maître, qui avoit tant de force & de valeur; que cela étant fait, il devoit le marier (parce qu'il seroit sans doute veuf) avec une Demoiselle de l'Impératrice, héritière d'un grand Etat en terre ferme, sans aucune Isle, parce qu'il en étoit déjà las. Sancho disoit cela avec tant de repos d'esprit, & si froidement, s'essuyant de tems en tems le nez & la barbe, que le Curé & le Barbier ne cessoient de l'admirer, tout étonnez de la dangereuse folie de Don

LIVRE III.
CH. XXV.

Quichotte, qui avoit été assez forte pour brouiller en si peu de tems l'esprit de ce pauvre homme. Ils ne voulurent point perdre de tems à le défabufer, voyant qu'il n'y avoit rien en tout cela qui fît tort à sa conscience, & que tant qu'il seroit plein de ces espérances ridicules, il ne songeroit pas à mal faire, outre qu'ils ne furent pas fâchez de se divertir de ses extravagances. Le Curé lui dit donc, qu'il priât seulement Dieu pour la santé de son Maître, & qu'avec un peu de tems ce n'étoit pas une affaire que de devenir Empereur, ou pour le moins Archevêque, ou quelque autre chose de semblable. Monsieur le Curé, répondit Sancho, si les affaires alloient de telle sorte, que Monseigneur n'eût plus envie de se faire Empereur, & qu'il se mit en fantaisie d'être Archevêque, dites-moi, je vous prie, ce que les Archevêques errans donnent à leurs Ecuyers. Ils ont accoutumé, dit le Curé, de leur donner un office de Sacristain, ou quelque Bénéfice simple, ou même une Cure qui leur vaut beaucoup de revenu, sans compter le dedans de l'Eglise, qui se monte pour le moins autant. Mais pour cela, dit Sancho, il faudroit que l'Ecuyer ne fût pas marié, & qu'il sçût pour le moins répondre à la Messe. Si cela est, me voilà en beaux draps blancs; j'ai une femme, malheureux que je suis, & je ne sçai pas seulement la premiere lettre de l'A.

B. C.

B. C. Hé que fera-ce de moi, misérable, si mon Maître se va mettre en tête de se faire Archevêque? Que cela ne vous inquiète pas, ami Sancho, dit le Barbier, nous lui en parlerons, & Monsieur le Curé lui ordonnera sous peine de péché, de se faire plutôt Empereur qu'Archevêque. Car outre qu'il fera plus facile, cela lui viendra beaucoup mieux, parce qu'il a plus de valeur que de science. C'est ce qu'il me semble aussi, dit Sancho, quoiqu'à vous dire le vrai, je ne crois pas qu'il y ait rien qu'il ne sçache. Pour moi, je m'en vais prier Notre Seigneur de lui donner ce qui lui fera le plus convenable, & où il trouvera mieux moyen de me donner de grandes récompenses. Vous parlez en homme sage, dit le Curé, & de cette manière vous agirez en bon Chrétien. Mais ce qui presse le plus à présent, c'est de tirer votre Maître de cette farouche & inutile pénitence, qui ne lui produira pas grand fruit; & pour y penser à loisir, aussi bien que pour diner, car il en est bien l'heure, entrons dans l'hôtellerie. Entrez-y, s'il vous plaît, vous autres Messieurs, dit Sancho, pour moi j'attendrai bien dehors, & je vous dirai tantôt pourquoi je n'y veux pas entrer; mais je vous prie, envoyez moi quelque chose de chaud à manger, & de l'orge pour Rossinante. Ils entrèrent, & de-là à quelque tems, le Barbier lui apporta à diner; & retournant trouver le Curé, après

LIVRE. III.
CH. XXV.

avoir bien consulté ensemble sur les moyens de faire réussir leur dessein, le Curé dit qu'il en sçavoit un infaillible, & tout propre pour l'humeur de Don Quichotte. J'ai pensé, dit-il, au Barbier, qu'il faut que je me déguise en Demoiselle errante, & que vous vous mettiez le mieux que vous pourrez pour me servir d'Ecuyer. En cet état je m'irai présenter devant Don Quichotte, feignant d'être une Demoiselle affligée qui cherche du secours, & je lui demanderai un don qu'il ne pourra refuser de m'accorder, étant Chevalier errant. Je l'engagerai à venir avec moi, pour me venger d'une injure que m'a faite un Chevalier discourtois & felon, le suppliant en même tems de ne point fouhaiter de moi, que je leve mon voile jusqu'à ce qu'il m'ait fait justice de ce mauvais Chevalier. Vous êtes assuré que Don Quichotte fera tout ce qu'on voudra en le prenant de la sorte: ainsi nous le tirerons du lieu où il est, & l'emmènerons chez lui, où nous verrons à loisir, s'il n'y a point de remède à sa folie.

CHAPITRE. XXVI & XXVII.

Comment le Curé & le Barbier vinrent à bout de leur dessein, avec d'autres choses dignes d'être racontées.

LE Barbier trouvant l'invention du Curé admirable, ils voulurent l'exécuter sur l'heure. Ils demandèrent à l'hôtesse un habit de femme, & des coëffes, dont le Curé s'accommoda, laissant en gage une soutane toute neuve; & le Barbier se fit une grande barbe d'une queue de vache qui servoit à l'hôte pour nettoyer son peigne. L'hôtesse leur demanda ce qu'ils vouloient faire de ces nippes; & le Curé lui ayant appris en peu de mots la folie de Don Quichotte, & qu'ils avoient besoin de ce déguisement pour le tirer de la montagne, l'hôte & l'hôtesse devinèrent que c'étoit leur hôte du sacré baume & le Maître de l'Ecuyer berné, & racontèrent en même tems tout ce qui s'étoit passé dans leur maison, sans oublier ce que Sancho avoit si grande envie de cacher. Enfin l'hôtesse habilla le Curé, & en fit une si jolie Demoiselle, qu'on ne pouvoit rien voir de mieux. Elle lui mit une jupe de drap avec des bandes de velours noir de demi pied de large, toutes découpées, & un corps de panne verte, garni de petites bandes de satin blanc, avec d'autres agrémens à la mode, le tout de si bon-

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII

ne étoffe, qu'il s'étoit conservé depuis le tems de la seconde Reine de Castille. Le Curé ne voulut pas souffrir qu'on le coëfât en femme, il mit seulement un petit bonnet de toile piquée, dont il se servoit la nuit, & le ferra sur le front avec une jarretiere de taffetas noir, se faisant de l'autre une espece de masque, dont il se couvrit la barbe & le visage. Par-dessus son bonnet il mit son chapeau, qui étoit si grand qu'il lui pouvoit servir de parasol; & se couvrant de son manteau, il monta sur sa mule à la maniere des femmes. Le Barbier étant aussi monté sur la sienne avec sa barbe de queue de vache, qui lui venoit jusqu'à la ceinture, ils prirent congé de l'hôte & de l'hôtesse, & de la bonne Maritorne, qui promit de dire un rosaire, quoique grande pécheresse, pour le succès d'une entreprise si chrétienne. Ils n'étoient pas encore à cinquante pas, qu'il prit un scrupule au Curé de s'être mis de la sorte. Il pensa que c'étoit une chose indécente à un Prêtre de se déguiser en femme, quoique ce fût à bonne intention; & il dit au Barbier: Mon compère, changeons d'habit, je vous prie; il vaut mieux que vous soyez la Demoiselle, & que je sois l'Ecuyer, j'en profaneraï moins ma dignité & mon caractère, à qui je dois plus qu'à Don Quichotte; & il ajouta que sans cet échange, il étoit absolument résolu de ne pas-

fer pas plus avant. Sancho arriva justement là dessus, & ne put s'empêcher de rire, en voyant ces agréables masques. Le Barbier ne fit aucune difficulté de se déguiser en femme ; & pendant qu'il se deshabilloit, le Curé l'instruisant de ce qu'il devoit dire à Don Quichotte pour l'obliger de quitter sa pénitence, & de lui venir donner le secours qu'il lui auroit demandé ; le Barbier répondit qu'il n'auroit pas été embarrassé à le faire de lui-même, étant assez sçavant dans le stile de la Chevalerie errante, & il ne voulut point s'habiller qu'ils ne fussent plus proche de la montagne. Pour le Curé il se mit la grande barbe sur l'heure, & ils commencèrent à marcher sous la conduite de Sancho, qui leur conta en chemin ce qui leur étoit arrivé avec un fou qu'ils avoient trouvé dans la montagne, sans rien dire pourtant de l'argent & de la valise : car le bon homme, tout idiot qu'il étoit, ne laissoit pas de sçavoir dissimuler quand il en étoit question. Le jour suivant ils arrivèrent où Sancho avoit semé des branches pour retrouver son chemin ; & le reconnoissant, il leur dit que c'étoit-là l'entrée, & qu'il étoit tems de se déguiser, s'ils croyoient que cela servît pour tirer son Maître de sa pénitence : car ils lui avoient déjà dit leur dessein, en lui défendant de témoigner devant Don Quichotte qu'il les reconnût, & l'avertissant que si par hazard il lui demandoit, comme il n'y manqueroit

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

pas, s'il avoit donné sa lettre à Dulcinée, il répondit qu'oui, mais que ne sçachant pas lire, elle avoit répondu de bouche & lui mandoit, sous peine d'encourir sa disgrâce, qu'il se rendît incessamment auprès d'elle, & que c'étoit ce qu'elle souhaitoit le plus. Ils ajouterent qu'avec cette réponse & ce qu'ils diroient de leur côté, ils étoient assurés de lui faire changer de vie, & qu'il se mettroit aussi-tôt en chemin pour s'aller faire Empereur ou Monarque, sans qu'il y eût à craindre qu'il pensât à vouloir être Archevêque. Il fera bon, ajouta Sancho, que j'aïlle un peu devant chercher mon Maître, lui dire la réponse de sa Dame, qui aura peut-être assez de vertu pour le tirer de-là, sans que vous autres Messieurs preniez tant de peine : & après qu'ils lui eurent promis d'attendre son retour, il entra par une ouverture de la montagne, laissant le Curé & le Barbier au bord d'un petit ruisseau, où quelques arbres & les rochers faisoient une ombre fraîche & agréable, qu'ils trouvèrent d'autant plus commode, que c'étoit au mois d'Août, & environ sur les trois heures après midi, où dans ces lieux la chaleur est excessive. Pendant qu'ils étoient là tous deux à prendre le frais, ils entendirent une voix, qui sans être accompagnée d'aucun instrument, leur parut très-belle, & leur donna beaucoup d'admiration, ne pouvant comprendre par quel hazard il se trou-

voit quelqu'un qui chantât si bien dans un lieu si sauvage. Car quoique les Poètes fassent trouver au milieu des champs & des forêts, des bergers qui ont les plus belles voix du monde, on sçait assez que ce sont des fictions, & non pas des vérités; mais ces Messieurs croiroient se faire tort, aussi-bien que les Peintres, s'ils n'enchérissoient tous les traits qu'ils donnent. Ils furent encore plus surpris quand ils entendirent des vers qui n'avoient rien de rustique, ni qui sentit le village. Les voici :

*Je vois d'où vient enfin le trouble de mes
sens :*

*L'absence, le mépris, une âpre jalousie
Troublent ma fantaisie.*

Et font tous les maux que je sens.

*Dans cet accablement, quelle est mon espé-
rance ?*

*Il n'est point de remède à des maux si pres-
sans,*

Et les efforts les plus puissans

Succombent à leur violence.

*C'est toi, cruel Amour! qui cause mes dou-
leurs;*

*C'est toi rigoureux sort, dont l'aveugle ca-
price*

Me fait tant d'injustice;

Ciel! tu consens à mes malheurs,

Il faut mourir enfin dans un état si triste,

Le Ciel, le Sort, l'Amour l'ont ainsi résolus;

LIVRE III.
CH XXXVI.
& XXXVII.

*Ils ont un empire absolu ,
Et c'est envain qu'on leur résiste.*

*Rien ne peut adoucir la rigueur de mon sort :
A moins d'être insensible au mal qui me pos-
sède ,*

*Il n'est point de remède ,
Que le changement ou la mort.*

*Mais mourir ou changer , & perdre ce qu'on
aime ,*

*Ou se rendre insensible en perdant la raison ;
Peut-on l'appeller guérison ,
Et n'est-ce pas un mal extrême ?*

La beauté du lieu , les vers , & l'agréable voix qui les chantoit dans un lieu si solitaire , ne donnèrent pas peu d'admiration & de plaisir au Curé & au Barbier. Ils attendirent quelque tems ; & voyant que le Musicien ne chantoit plus , ils voulurent aller sçavoir de lui s'ils ne pouvoient point lui rendre quelque service ; mais comme ils se levoient la même voix chanta les paroles suivantes.

*Pure & sainte amitié , rare présent des
Dieux ,*

*Qui lasse des mortels , & de leur inconstance ,
Ne nous laissant de toi , qu'une vaine appa-
rence ,*

As quitté ce séjour , pour retourner aux Cieux.

*De-là quand il te plaît , tu répans à nos
yeux*

*Des douceurs de la paix une riche abondance ;
 Mais une fausse image , avec ta ressemblance ,
 Sous le voile du bien , désole tous ces lieux .*

LIVRE III.
 CH. XXVI.
 & XXVII.

*Descens pour quelque tems , Amitié sainte
 & pure ,
 Viens détruire ici bas la fourbe & l'imposture ,
 Qui sous ton sacré nom abusent les mortels :*

*Fais voir à découvert l'éclat de ton visage ;
 Remets avec la paix , la franchise en usage ,
 Et dissipant l'erreur , rétablis tes Autels .*

Le Sonnet fut suivi de sanglots & de profonds soupirs , & le Curé & le Barbier , touchés de compassion & de curiosité , résolurent de sçavoir qui étoit une personne si affligée. Ils n'allèrent pas loin , qu'ils découvrirent au détour d'une roche un homme de la taille & de la figure dont Sancho Pança leur avoit dépeint Cardenio , qui les ayant apperçus , s'arrêta tout court , baissant la tête sur l'estomac , en homme qui rêve profondément , & sans lever les yeux pour les regarder. Le Curé qui étoit un homme charitable , & qui aux enseignes que lui avoit données Sancho Pança , connut que c'étoit Cardenio , s'approcha de lui , & avec des paroles obligeantes , & en termes pressans , le pria instamment de laisser un lieu si farouche , & une vie si misérable , dans laquelle il couroit risque de perdre son ame , qui est le malheur de tous le plus horrible.

LIVRE III.
CH XXVI.
& XXVII.

Cardenio étoit pour lors dans son bon sens, & libre de ces accès furieux qui le prenoient si souvent. Mais voyant devant lui deux hommes, tout autrement vêtus que ceux qu'il avoit accoutumé de voir dans ces montagnes, & qui parloient comme s'ils l'eussent connu, il ne laissa pas d'être un peu surpris; & les ayant considerez quelque tems avec attention, il leur dit enfin : Je vois bien, Messieurs, qui que vous foyez, que le Ciel touché de mes malheurs, vous a envoyez dans un lieu si éloigné du commerce du monde pour me tirer de cette affreuse solitude, & m'obliger de retourner parmi les hommes. Mais comme vous ne sçavez pas si bien que moi, que je ne fors jamais d'un peril que pour tomber dans un plus grand, vous croyez peut-être que je suis un misérable sans esprit & sans jugement, & ce ne seroit pas une chose surprenante que vous eussiez cette pensée. Je m'apperçois bien moi-même que le seul souvenir de mes disgraces me trouble souvent au point que je perds & la raison & la connoissance; & je le reconnois sur tout quand on me dit ce que j'ai fait pendant ce fâcheux accident, & qu'on m'en donne des preuves, dont je ne puis douter. Mais quoi, je ne sçai qu'y faire, que de me plaindre de ma mauvaise fortune, & donner pour excuses aux folies qu'on me reproche, la cause qui me les fait faire, & l'histoire de mes mal-

heurs que je raconte à qui la veut entendre. Il me semble que cela me soulage un peu, parce que je suis persuadé que ceux qui m'écoutent, me trouvent plus à plaindre que coupable, & que la compassion qu'ils ont de mes disgraces leur fait oublier mes folies. Si vous venez ici, Messieurs, avec la même intention que beaucoup d'autres, je vous prie, avant que de penser à me vouloir faire changer de vie & de demeure, de vouloir écouter le récit de mes pitoyables aventures, & vous verrez, si avec tant de sujet de m'affliger, & ne pouvant trouver de consolation avec les hommes, je n'ai pas raison de m'en éloigner. Le Curé & le Barbier qui étoient bien aises d'apprendre son histoire de lui-même, (Sancho ne leur en ayant dit qu'une partie, & fort confusément) le prièrent de la leur raconter, l'assurant qu'ils n'avoient dessein que de lui donner de la consolation, & s'ils pouvoient du soulagement.

Le triste Cavalier commença son histoire presque dans les mêmes termes qu'il l'avoit faite à Don Quichotte, quand ils se piquèrent tous deux sur le sujet de Maître Elisabeth, à cause de la trop grande exactitude de Don Quichotte à garder les règles de la Chevalerie. Mais Cardenio étant pour lors dans son bon sens, eut le loisir de continuer jusqu'à la fin; & étant arrivé à l'endroit du Billet que Don Fernand avoit trouvé dans

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

Suite de
l'Histoire
de Cardenio.

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

Suite de
l'Histoire
de Carden-
nio.

Amadis de Gaule, il dit qu'il s'en souvenoit bien, & qu'il y avoit ainfi.

LUSCINDE A CARDENIO.

Je decouvre tous les jours en vous de nouveaux sujets de vous estimer : si vous croyez que ce sentiment-là vous soit avantageux, profitez-en en honnête homme. J'ai un père qui vous connoit, & qui m'aime assez pour ne s'opposer pas à mes desseins quand il les verra justes. C'est à vous à me faire voir que vous m'estimez autant que vous le dites, & que j'en suis persuadée.

Ce fut-là le Billet qui m'obligea de demander Luscinde à son père, & qui donna si bonne opinion de son esprit & de sa sagesse à Don Fernand ; & lui fit prendre le dessein de renverser tous mes projets. Je dis à ce dangereux ami la réponse du père de Luscinde, & qu'il m'avoit témoigné qu'il seroit bien aise de sçavoir les sentimens du mien, & que ce fût lui-même qui fit cette demande ; mais que je n'osois lui en parler, de crainte qu'il ne me l'accordât pas ; non qu'il ne sçût bien que Luscinde avoit assez de qualité, de beauté & de vertu pour faire honneur à la meilleure Maison d'Espagne ; mais parce que je voyois bien qu'il ne voudroit pas que je me mariaffe jusqu'à ce qu'il vît ce que le Duc vouloit faire pour moi. Don Fernand s'offrit de parler à mon père,

& de l'obliger de parler à celui de Luscinde. Que t'avois-je fait, cruel & injuste ami ! & quand je te découvrais les secrets de mon cœur, qui t'obligeoit à trahir ma confiance, & à me faire la plus noire de toutes les perfidies ? Mais de qui me plains-je ? Quand le Ciel veut rendre un homme malheureux, il est impossible de le prévoir, & toute la prudence du monde est inutile. Qui auroit jamais crû que Don Fernand, que la qualité & le mérite pouvoient faire prétendre aux plus grands partis du Royaume, qui me témoignoit de l'amitié, & m'étoit redevable de mille services, pût former le dessein de m'enlever le seul bien qui devoit faire le bonheur de ma vie ? Don Fernand voyant que ma présence étoit un obstacle à ce qu'il avoit projeté, pensa à se défaire adroitement de moi ; & le même jour qu'il se chargea de parler à mon père, ayant fait exprès marché de six chevaux, il me pria d'aller demander à son frère de l'argent pour les payer. Je n'avois garde de penser à sa trahison, je le croyois plein d'honneur, & j'étois de trop bonne foi pour soupçonner un homme que j'aimois. D'abord qu'il m'eût dit ce qu'il souhaitoit, je m'offrit de le faire à l'heure même. Le soir j'allai prendre congé de Luscinde, & lui dire ce que Don Fernand m'avoit promis. Elle me répondit que je songeasse à revenir promptement, & qu'elle ne doutoit pas

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

Suite de
l'Histoire
de Cardenio.

LIVRE III.
CH XXVI.
& XXVII.

Suite de
l'Histoire
de Cardenio.

que si-tôt que mon père auroit parlé au sien, l'affaire ne fût conclue. Je ne sçai ce qu'elle sentit dans ce moment; mais je la vis toute en larmes, & elle se trouva si oppressée, que quelque effort qu'elle fit, elle n'en put dire davantage. Ainsi la nuit qui précéda mon départ, & qui devoit être pour tous deux un tems de joye & de plaisirs, fut pour Luscinde une nuit de soupirs & de larmes. Pour moi, je demurai plein de confusion & d'étonnement, sans pouvoir apprendre la cause de sa douleur, que j'attribuai à la tendresse qu'elle avoit pour moi, & au déplaisir de me voir éloigner d'elle. Enfin je partis avec une mélancolie profonde, & rempli de frayeurs & d'imaginations, sans sçavoir ni ce que j'imaginerois, ni ce que j'avois à craindre. Je rendis la lettre de Don Fernand à son frère, qui me fit mille caresses; mais il m'ordonna de ne paroître de huit jours devant son père, parce que Don Fernand le prioit de lui envoyer de l'argent, sans qu'il en eût connoissance. Tout cela étoit un artifice de Don Fernand pour retarder mon retour: car son frère ne manquoit point d'argent, & il ne tenoit qu'à lui de me donner congé tout-à-l'heure. Aussi fus-je sur le point de m'en retourner sans rien faire, ne pouvant vivre si long-tems éloigné de Luscinde, ni consentir à l'absence en l'état où je l'avois laissée. J'obéis pourtant, & la crain-

te de défobliger mon père, & de faire une action que je ne pourrois excuser raisonnablement, l'emporta sur mon impatience. Quatre jours après que je fus arrivé, un homme m'apporta une lettre, que je reconnus être de Luscinde. Je l'ouvris en tremblant, & tout surpris de ce qu'elle m'envoyoit un homme exprès : mais avant que de la lire, je demandai au porteur qui la lui avoit donnée, & combien il avoit été en chemin. Il me répondit, que passant par hasard dans la rue, environ sur le midi, une Dame fort belle, & toute éplorée l'avoit appelé par une fenêtre, & lui avoit dit avec beaucoup de précipitation : Mon ami, si vous êtes Chrétien, comme il me le semble, je vous prie au nom de Dieu de partir tout-à-l'heure sans perdre un moment, de porter cette lettre à son adresse, & de la rendre en main propre. Cependant afin que vous soyez en état de faire ce que je vous demande, voilà ce que je vous donne. En même tems, ajouta-t-il, elle me jeta un mouchoir où je trouvai cent réales, avec cette bague d'or & la lettre; & après que je l'eus assurée que je ferois ce qu'elle m'ordonnoit, elle ferma sa fenêtre. Me trouvant donc si bien payé par avance, & voyant que la lettre s'adressoit à vous, que je connois bien, Dieu merci, & plus touché encore des larmes de cette belle Dame que de tout le reste, je n'ai pas voulu m'en fier à un autre; & dans seize

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

Suite de
l'Histoire
de Cardenio.

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

Suite de
l'Histoire
de Carden-
nio.

heures j'ai fait les dix-huit lieues qu'il y a d'ici à la ville. Pendant que cet homme me parloit, j'avois une frayeur mortelle qu'il ne m'appriât quelque chose de fâcheux, & je tremblois si fort que j'avois de la peine à me soutenir. Enfin je lûs la lettre de Luscinde, & voici à peu près ce qu'il y avoit.

AUTRE LETTRE DE LUSCINDE
à Cardenio.

Don Fernand s'est acquité de la parole qu'il vous avoit donnée, de faire parler à mon père; mais il a fait pour lui ce qu'il vous avoit promis de faire pour vous. Il me demande lui-même en mariage; & mon père aveuglé de l'avantage qu'il espère de cette alliance, y a si bien consenti, que dans deux jours Don Fernand me doit donner la main, sans qu'il y ait d'autres témoins que le Ciel, & quelques personnes de notre maison. Fuguez de l'état où je suis par celui où vous devez être, & venez promptement si vous pouvez. La suite de cette affaire fera voir si je vous aime. Dieu veuille que la présente tombe entre vos mains, avant que la mienne se voye contrainte de se joindre à un homme qui garde si mal la foi qu'il promet. Adieu.

Je n'eus pas achevé de lire la lettre, poursuivit Cardenio, que je partis tout-à l'heure sans achever ma commission. Ce fut alors que je connus clairement la fourberie de
Don

Don Fernand, & qu'il ne m'avoit éloigné de Luscinde que pour profiter de mon absence. La colére que j'en eus, l'amour & l'impaticence me donnèrent des ailes; j'arrivai le lendemain à la ville de fort bonne heure; & passant le soir devant la maison de Luscinde, je la trouvai heureusement à sa fenêtré. Nous nous reconnûmes aussitôt l'un l'autre, mais elle ne me le témoigna pas comme je l'esperois, & je ne la trouvai pas comme elle devoit être. Qui peut se vanter de connoître parfaitement l'esprit d'une femme, & qui a jamais pû pénétrer le secret de son cœur? Cardenio, me dit Luscinde, je suis vêtue pour la nôce, & l'on m'attend dans la sale pour achever la cérémonie; mais mon père, le traître Don Fernand, & les autres seront témoins de ma mort, & non pas de mon mariage. Ne te trouble point, mon cher Cardenio, mais tâche de te trouver à ce sacrifice, je t'assure que si mes paroles n'ont pas assez de force pour l'empêcher, ce poignard m'en fera raison, & la fin de ma vie te fera une preuve incontestable de mon amour & de ma fidélité. Faites, Madame, lui dis-je avec précipitation, & sans sçavoir ce que je disois, faites que vos actions justifient vos paroles. Entreprenons toutes choses pour nos intérêts communs, & je vous répons que si mon épée les défend mal, je la tournerai contre moi-même, plutôt que de survivre à

LIVRE III.
CH XXVI.
& XXVII.

Suite de
l'Histoire
de Cardenio.

LIVRE III.
CH XXVI.
& XXVII.

Suite de
l'Histoire
de Carde-
me.

ma honte. Je ne sçai si Luscinde m'entendit, car on la vint querir en grande hâte pour lui dire qu'on n'attendoit plus qu'elle. Je demeurai dans une confusion & une tristesse que je ne sçauois exprimer. Je m'imaginois voir coucher le Soleil pour la dernière fois, & mes yeux & mon esprit perdirent tout d'un coup la lumière. Dans ce terrible état je devins presque insensible; & si l'intérêt de mon amour ne m'eût tiré de mon assoupissement, je ne songeois plus à entrer dans la maison de Luscinde. Mais enfin revenant à moi, & considerant ce que je lui avois promis, & combien je pouvois lui être utile dans une rencontre si facheuse, j'entrai à la faveur du bruit qu'on faisoit dans la maison - & sans être vû de personne, je me cachai dans le vuide d'une fenêtre, couvert de la tapifferie, d'où je pouvois voir aisément tout ce qui se passoit dans la chambre. Je ne sçauois vous dire les diverses pensées qui m'agitèrent en ce lieu-là, les réflexions que je fis, mes frayeurs, mes inquiétudes & mes allarmes, tout cela se passa avec trop de confusion, & ne sert de rien à mon histoire. Don Fernand entra dans la sale avec ses habits d'ordinaire, & sans aucune parure, accompagné seulement d'un cousin-germain de Luscinde, tout le reste étoit des gens de la maison. De-là à quelque tems Luscinde sortit d'une chambre accompagnée de sa mère, & suivie de deux

Demoiselles qui la servoient; elle étoit vêtue & parée en fille de sa qualité, & autant qu'elle le pouvoit être dans un jour de cérémonie; mais le trouble où j'étois m'empêcha de remarquer comment elle étoit habillée. Je me souviens seulement que l'étoffe étoit incarnate & blanche, & qu'elle avoit beaucoup de perles & de pierreries: mais rien n'égalait l'éclat de sa beauté, dont elle étoit bien plus parée que de tout le reste. O! souvenir cruel, ennemi mortel de mon repos, pourquoi me représentes-tu si fidèlement l'incomparable beauté de Luscinde, ou que ne me caches-tu en même tems ce que je lui vis faire! Messieurs, pardonnez-moi ces plaintes, je n'en suis point le maître, & ma douleur est si vive & si pressante, que je me fais violence pour ne me pas écrier à chaque parole. Tous ceux qui devoient être de la cérémonie étant dans la sale, le prêtre y entra, & prenant les fiances par la main, il demanda à Luscinde si elle ne recevoit pas Don Fernand pour époux. En cet endroit j'avançai la tête hors de la tapifferie, & tout troublé que j'étois j'écoutai avec attention ce que Luscinde alloit dire, attendant sa réponse comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Misérable que j'étois! qui m'empêcha de paroître alors, & de représenter à Luscinde ce qu'elle m'avoit promis, & ce qu'elle me devoit, & qu'elle détruisoit mon bonheur en gardant

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

Suite de
l'Histoire
de Cardenio.

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

inutilement le silence ! Pourquoi ne lui criaï-je pas : Tu as ma foi, Luscinde, & j'ai la tienne ? tu ne peux dire *oui*, sans crime, & sans me donner la mort. Et toi, perfide Don Fernand qui violes hardiment toutes fortes de droits pour usurper mon bien, crois-tu troubler impunément le repos de ma vie, & qu'il y ait quelque considération qui étouffe mon ressentiment, quand il s'agit de ma gloire & de mon amour ? Misérable que je suis ! je sçai bien maintenant ce que je devois faire alors ! Lâche, t'amuses-tu à te plaindre d'un ennemi dont tu pouvois te venger ? Plains-toi de ton cœur qui n'a pas sçû te servir, & meurs désormais comme une homme sans esprit & sans honneur, puisque tu n'as pas sçû ce que tu devois faire, ou que tu as été assez lâche pour n'oser l'entreprendre. Le Prêtre attendoit la réponse de Luscinde, qui fut fort long-tems à la faire ; & quand je m'imaginois qu'elle alloit se servir de son poignard pour se tirer d'embarras, par une action généreuse, ou qu'elle se dégageroit par quelque adresse qui me seroit favorable, j'entendis qu'elle dit d'une voix foible & mal assurée : *Oui, je le reçois*. Et Don Fernand ayant répondu de la même sorte, il lui donna en même tems l'anneau du mariage, ils demeurèrent unis pour jamais. Le marié s'approcha aussitôt pour embrasser son épouse ; mais elle se mettant la main sur le cœur, tomba éva-

nouïe entre les bras de sa mère. Qu'est-ce
 qui se passa en moi pour lors ! quel trouble
 sentis-je, & quelle confusion, quand je vis
 la fausseté des promesses de Luscinde, tou-
 tes mes espérances trompées, & qu'une feu-
 le parole me faisoit perdre pour jamais le
 seul bien qui me faisoit aimer la vie ! Il me
 sembla que j'étois devenu l'objet de la co-
 lère du Ciel, & qu'il m'abandonnoit à la
 cruauté de ma destinée. Le trouble & la
 confusion s'emparèrent de mon esprit. Je
 me déclarai ennemi juré des hommes, & la
 violence de la douleur étouffant en moi les
 soupirs & les larmes, je me sentis pénétré
 d'un désespoir violent, & tout transporté
 de jalousie & de vengeance. L'évanouisse-
 ment de Luscinde troubla toute l'assemblée,
 & sa mère l'ayant délacée pour lui donner
 de l'air, on trouva dans son sein un papier
 cacheté, que Don Fernand prit tout à l'heu-
 re ; après l'avoir lû, il se jeta dans une
 chaise comme un homme qui vient d'appren-
 dre quelque chose de fâcheux, & comme s'il
 eût entièrement oublié que sa femme avoit
 besoin d'être secourue. Pour moi, voyant
 tous les gens de la maison occupés, je pen-
 sai à fortir brusquement sans me soucier d'ê-
 tre vû, & tout résolu si on me reconnois-
 soit, de faire un si grand désordre en châ-
 tiant le traître Don Fernand, que tout le
 monde apprendroit en même tems sa perfidie
 & mon ressentiment. Mais la fortune

LIVRE III.
 CH. XXVI.
 & XXVII.

LIVRE III.
CH XXVI.
& XXVII.

qui me réserve peut-être pour des plus grands malheurs, me conserva alors un reste de jugement, qui m'a tout à fait manqué depuis. Je sortis sans me venger de mes ennemis, qui étoient bien aisés à surprendre, & je pensai à exercer contre moi-même la peine qui leur étoit dûe, pour me châtier d'avoir fait fondement sur la foi des hommes. Dans le même moment je sortis aussi de la ville, & quand je me vis à la campagne seul dans le silence & les ténèbres, j'éclatai contre Don Fernand, à qui je donnai autant de malédictions que si j'en eusse tiré le soulagement dont j'avois besoin, & la réparation de l'injure qu'il m'avoit faite. Je m'emportai contre Luscinde, & lui fis des reproches comme si elle eût été en état de les entendre, je l'appellai cent fois cruelle, ingratitude, & parjure; je l'accusai de me manquer de foi par un intérêt bas & lâche, à moi qui l'avois toujours fidèlement servie, & de me préférer Don Fernand, qu'elle ne connoissoit qu'à peine, moins par un sentiment d'orgueil, que par un mouvement d'avarice. Parmi tous ces emportemens, & au milieu de ma fureur, un reste d'amour me faisoit excuser Luscinde. Je me représentois qu'elle avoit toujours été élevée dans un grand respect pour son père, & qu'étant naturellement douce & timide, elle obéissoit peut-être par contrainte contre son inclination; que l'ailleurs en refusant un Gentilhomme

de grande qualité, fort bien fait & très-riche, contre la volonté de ses parens, elle pouvoit craindre de jeter dans le monde une mauvaise opinion de sa conduite, & des soupçons défavantageux à sa réputation. Mais aussi m'écriois-je, pourquoi n'a-t-elle pas dit les fermens qui nous lient? Quelle honte l'a retenue? Ne seroit-elle pas légitimement excusée de recevoir la main de Don Fernand? Qui l'a empêchée de se déclarer pour moi, que l'ambition & l'intérêt? Car enfin je ne suis point un homme à mépriser pour elle, & ma recherche lui fait si peu de honte, que sans ce perfide, ses parens ne me l'auroient pas refusée. Ha! grandeurs ennemies de mon repos & de ma gloire! richesses, idolés des ames basses, comment avez-vous fait pour corrompre la vertu de Luscinde? Lâche Don Fernand! de quels charmes t'es-tu servi pour la séduire?

Je marchai le reste de la nuit dans ces inquiétudes, & le matin je me trouvai à l'entrée de ces montagnes, où j'allai encore trois jours sans tenir aucun chemin, jusqu'à ce que je me trouvai dans des prairies, où je demandai à des Bergers quel étoit l'endroit le plus désert de la montagne. Ils m'enseignèrent celui-ci, où je vins sans m'arrêter, dans la résolution d'y achever ma triste vie. En arrivant au pied de ces rochers, ma mule tomba morte de faim & de lassitude, & je demurai sans force & sans

LIVRE III.
CH. XXVI.
& XXVII.

secours, & tellement abbatu, que je ne pouvois plus me soutenir. Je fus de cette sorte je ne sçai combien de tems étendu par terre, d'où je me levai sans ressentir aucune faim, & je vis auprès de moi des bergers qui m'avoient sans doute donné le secours dont j'avois besoin, quoique je ne m'en refouvinffe pas; car ils me dirent qu'ils m'avoient trouvé dans un pitoyable état, & disant tant d'extravagances qu'ils croyoient que j'avois perdu l'esprit. J'ai bien reconnu moi-même depuis ce tems-là que je ne l'ai pas bien libre, & que je fais mille folies, dont je ne suis pas maître, déchirant mes habits, criant à pleine tête au milieu de ces montagnes, maudissant ma mauvaise fortune, & répétant souvent le nom de *Luscinde*, sans avoir d'autre dessein que d'expirer en la nommant; & quand je reviens à moi, je me trouve las & fatigué comme à la sortie d'un grand travail. Je me retire d'ordinaire dans un liege creux, qui s'est trouvé assez gros pour me servir de demeure. Des gens qui gardent du bétail sur ces montagnes, & à qui je fais pitié, me mettent du pain, & d'autres choses à manger, dans les endroits où ils croyent que je les pourrai trouver en passant; car quoique j'aye presque perdu le jugement, la nature ne laisse pas de sentir ses besoins, & l'instinct m'apprend à les chercher. Quelquefois que ces bonnes gens me trouvent avec un peu de raison, ils me font

des plaintes de ce que je leur ôte leur provision par force, & que je les maltraite, quoiqu'ils me donnent de bon cœur ce que je demande. Cela m'afflige extrêmement, & je leur promets d'en user mieux à l'avenir. Voilà, Messieurs, de quelle manière je passe ma misérable vie, en attendant que le Ciel en dispose, ou que touché de pitié il me fasse perdre le souvenir de la beauté & de l'ingratitude de Luscinde, & des perfidies de Don Fernand. Si cela m'arrive avant que je meure, j'espère que les troubles de mon esprit se dissipent : cependant je prie le Ciel de me regarder d'un œil de compassion ; car je m'imagine bien que cette manière de vie ne peut que lui déplaire & l'irriter : mais j'avoue que je n'ai pas le courage de prendre une bonne résolution de moi-même ; mes disgrâces m'accablent & surmontent mes forces, & ma raison s'est si fort affoiblie, que bien loin de me donner du secours, elle m'entretient en ces sentimens tout contraires. Confessez, Messieurs, que vous n'avez jamais vû une histoire plus étrange & plus pitoyable que la mienne, que ma douleur n'est que trop juste, & qu'on ne peut pas témoigner moins de ressentiment avec tant de sujet. Ne perdez donc point le tems à me donner des conseils, ce seroit inutilement. Luscinde étoit le seul remède de mes maux, il faut que je meure, puisqu'elle m'abandonne. Elle m'a fait voir qu'el-

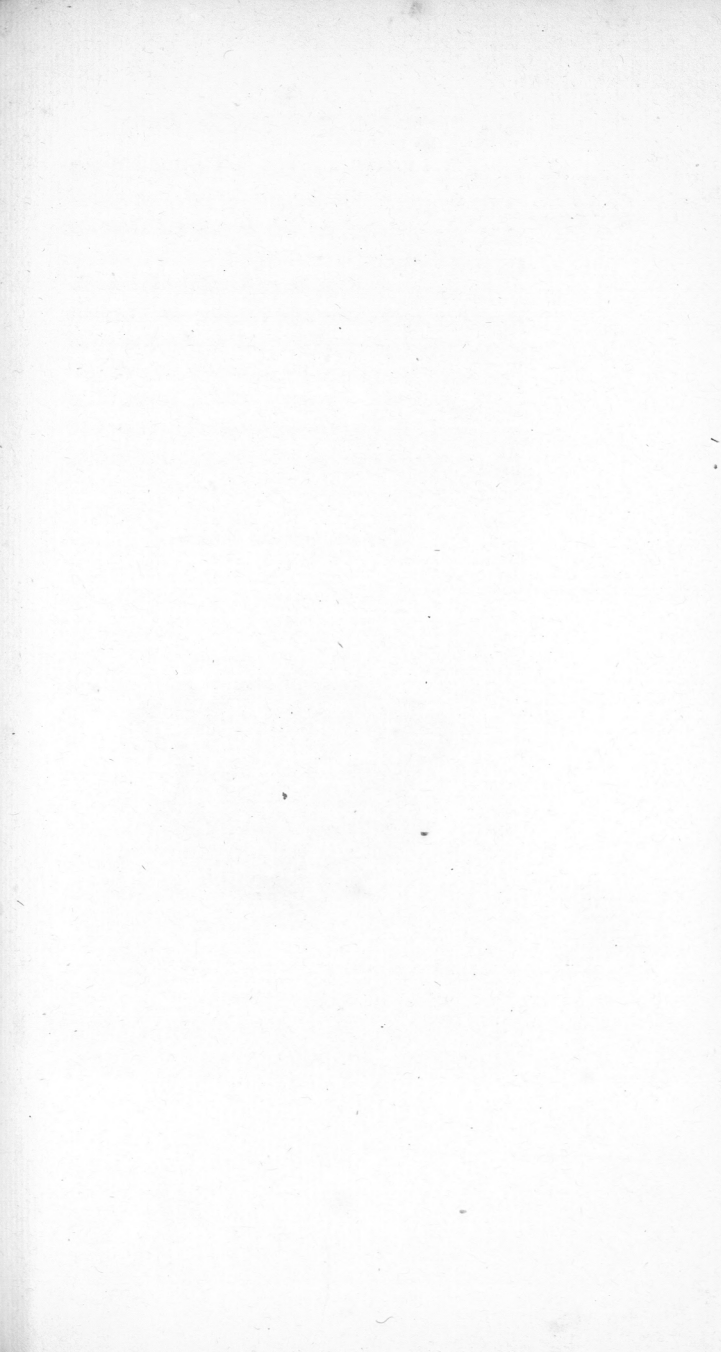
LIVRE. III.
CH. XXVI.
& XXVII.

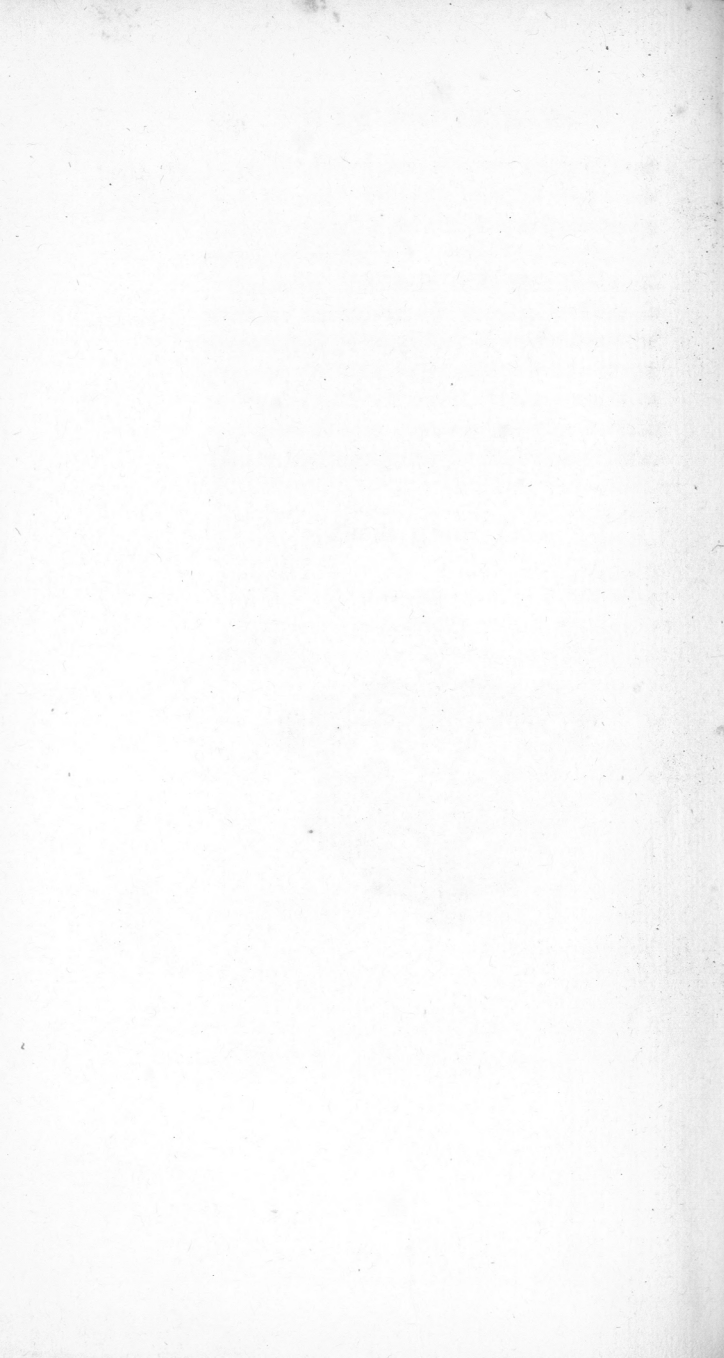
le en vouloit à ma vie, en me préférant Don Fernand. Hé bien je la lui veux sacrifier, & jusqu'au dernier soupir exécuter ce qu'elle souhaite.

Cardenio finit-là le triste récit de ses pitoyables aventures; & comme le Curé se préparoit à le consoler, il en fut empêché par des plaintes qu'ils entendirent, & qui arrêterent leur attention. Nous verrons ce que c'est dans la quatrième Partie: car Cid Hamet Benengely met ici fin à la troisième.

Fin du premier Tome.











$$6 + 2 = 8 \text{ vvl.}$$

Don Guichotte
portrait et 32 fig. dont
le frontisp.

ajouté les 16 figures pour
Coupe, Johannot et
pour l'éd. de 1820